C'est dans un moment où rien ne pouvait dominer son énergie, qu'Henriette a répondu à son appel

L'espoir traverse, comme un éclair, l'esprit de Louise !

Sa sœur va revenir auprès d'elle. Il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi.

Oui... Henriette va revenir. Peut-être a-t-elle pu déjà, en se débattant, échapper aux mains qui la retenaient.

Elle va venir ; dans quelques instants elle pressera sa pauvre sœur sur son sein.

Louise, pour mieux entendre, fait taire les battements de son cœur.

Elle écoute, l'oreille tendue, retenant sa respiration, afin de percevoir même le bruit le plus léger.

Il y a quelques instants à peine qu'elle a été brusquement séparée de sa compagne, et cependant il lui semble qu'un siècle s'est écoulé depuis qu'elle est seule, à cette place, où on l'a abandonnée.

Elle écoute... Plus rien !...

Pas un cri !... Rien !... Le silence absolu !...

Et Louise écoute toujours.

Cette fois cependant, elle a entendu, c'est le roulement d'une voiture. Une voiture ! C'est peut-être celle que M. Martin avait, disait-il, retenue, et qui revient sur la place, pour l'emmener aussi.

Ou bien c'est quelque carrosse qui va passer tout près d'elle.

Alors elle pourra crier, le cocher s'arrêtera. Elle expliquera ce qui lui arrive.

Louise est demeurée silencieuse pendant quelques secondes, écoutant si la voiture s'avance vers l'endroit où elle se trouve.

Non, le bruit s'éloigne ! Elle ne peut plus en douter. Ce n'est déjà plus qu'un roulement sourd qui se perd bientôt tout à fait.

Une pensée lui vient, affreuse !...

L'homme qui s'est présenté à elle et à sa sœur n'était pas M. Martin...

La lumière jaillit dans son esprit.

Sans s'expliquer comment cet homme les connaissait, sans se demander par quelle série de circonstances elles avaient été, elle et Henriette les dupes et les victimes de quelque mystérieuse combinaison, la malheureuse ne s'arrête qu'à cette pensée affolante :

"—On enlève Henriette !... On enlève ma sœur !..."

Alors plus d'espoir, plus de résignation, plus de courage.

Louise pousse des cris lamentables.

Puis, épuisée, écrasée sous le poids de sa douleur, elle tombe à genoux sur le sol.

Et, levant ses yeux éteints vers le ciel, elle s'écrie :

—Venez à mon secours, mon Dieu !

Elle était restée à genoux, n'osant plus se relever. Qu'aurait-elle pu faire, dans l'impossibilité où elle se trouvait de se diriger ?

Tout à coup un nouveau roulement de voiture se fit entendre. Et, avant que Louise ait pu se rendre compte de la direction que suivait le véhicule, la voix du cocher lui cria :

—Gare !... Eh, gare donc !...

Elle poussa une exclamation d'effroi, et, pour échapper au danger qui la menaçait, la pauvre aveugle allait tantôt à droite, tantôt à gauche, puis, s'arrêtait de nouveau en hésitant.

—Mais gare donc !... Mille tonnerres ! criait le cocher en s'efforçant de retenir ses bêtes.

Louise, affolée, suppliait qu'on lui indiquât ce qu'il fallait faire.

Et, dans son trouble, elle s'écriait :

—Arrêtez, monsieur ! Au nom du ciel, arrêtez !

—Rangez-vous de côté ! hurla l'automédon ; je ne suis plus maître de mes chevaux.

—De quel côté ? demanda Louise en joignant les mains, dites-le moi de grâce ! Je ne sais pas ! Je suis aveugle !

Un cri terrible avait seul répondu.

Et Louise, enlevée par des bras vigoureux, se sentit attirée violemment.

En même temps la voiture, lancée à fond de train, passait si près que les roues frôlèrent l'épaule de l'aveugle.

—Il n'était que temps ! grommela le cocher, je ne pouvais plus retenir ces carcans-là.

La jeune fille, morte de peur, n'avait pas trouvé un mot pour remercier la personne qui était accourue si à propos pour l'empêcher d'être écrasée.

Celui qui l'avait secourue, dans ce moment de danger imminent, restait là, devant la jeune fille, comme stupéfait d'avoir eu la présence d'esprit et la force d'arracher cette enfant à la mort.

Il était, maintenant que la réaction s'opérait en lui, singulièrement ému, cet homme.

Presque autant que celle qui lui devait la vie, car lui, non plus, n'avait pas de voix, et ne trouvait pas une question à adresser à cette jeune inconnue.

Aussi allait-il se retirer, lorsque Louise, revenant à elle-même murmura :

—Qui dois-je remercier de m'avoir secourue ?

Et comme, tout surpris et, disons-le, très intimidé, l'homme ne répondait pas, la jeune fille ajouta :

—Serait-il parti... déjà ?...

Il y avait un accent si douloureux dans cette voix, que l'homme qui avait jusque-là gardé le silence prononça ces mots :

—Non, Mademoiselle, je suis encore là, mais je n'ai pas mérité tant de remerciments ; j'ai fait ce que tout le monde aurait fait à ma place !

Puis, s'apercevant que la jeune personne tremblait de tous ses membres, il ajouta :

—N'ayez pas peur, mam'zelle ; il n'y a plus rien à craindre !

Alors Louise, rassurée sur le danger qu'elle avait couru, se rappela dans quelle triste situation elle se trouvait.

Elle porta vivement les mains à ses yeux, pour essuyer les grosses larmes qui glissaient le long de ses joues.

Et, d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, que vais-je faire maintenant ? Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ?

—Pourquoi vous lamenter comme ça ? demanda aussitôt le rémouleur.

Car le sauveur de l'aveugle n'était autre que le second fils de la Frochard, Pierre le boiteux, Pierre le rémouleur.

Il s'en revenait de reporter de l'ouvrage dans le quartier, et, sachant que sa mère et son frère étaient encore au cabaret, le pauvre garçon n'avait pu rentrer tout seul.

Il lui avait fallu revenir sur cette place, pour attendre que sa digne mère eût achevé de faire la fête avec les compagnons de son chérubin, comme elle appelait Jacques.

Le rémouleur, en voyant pleurer ainsi la jeune fille, eut un mouvement de compassion pour l'affligée.

Il avait l'âme compatissante ce Pierre, pauvre être qui avait lui aussi souffert depuis sa naissance, et l'attendrissement le gagnait à la vue de cette douleur dont il ne pouvait encore soupçonner la cause.

Il allait interroger Louise, lorsque de nouveaux éclats de rire et des chants bachiques l'empêchèrent de donner suite à ce projet.

C'étaient quelques compagnons de son frère Jacques qui sortaient du cabaret, en état d'ébriété, et fredonnant des refrains à boire.

Deux d'entre eux s'approchaient en titubant, ce que voyant, Pierre eût bien voulu pouvoir emmener avec lui la jeune fille, pour épargner à celle-ci d'être accostée par les deux ivrognes.

Mais le malheur voulut que celui qui marchait en tête eût aperçu Louise.

Il s'élança vers elle, en chantant à tue-tête :

Si le Roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il eût fallu quitter
L'amour de ma mie...